

Le mirage dissipé

André Gide est un admirable philosophe, un subtil observateur, un grand écrivain. Il a sur les générations actuelles une influence considérable, bien qu'un peu tourmentée, et assez discutée.

Ses idées sont extrêmement personnelles. Il dédaigne le « conformisme ».

Si on peut lui faire certains reproches, il n'est pas possible, semble-t-il, de lui refuser une sincérité totale.

S'il s'enthousiasme, c'est qu'il croit. Si sa critique est sévère, c'est qu'il l'estime simplement juste.

Voilà l'homme tel qu'il est permis de le deviner sous une allure assez paradoxale.

André Gide est allé dans la République des Soviets. Il y est revenu ces derniers temps.

J'ai déclaré — écrit-il — il y a trois ans, mon admiration pour l'U.R.S.S. et mon amour. Là-bas une expérience sans précédents était tentée qui nous gonflait le cœur d'espérance et d'où nous attendions un immense progrès, un élan capable d'entraîner l'humanité entière. Dans nos cœurs et dans nos esprits nous attachions résolument au glorieux destin de l'U.R.S.S. l'avenir même de la culture.

S'était-il trompé? Avait-il changé? Ou si c'est l'U.R.S.S. ? C'est un cas de conscience que se pose André Gide.

Voici ce qu'il a éprouvé dès la première rencontre :

En contact direct avec un peuple de travailleurs, sur les chantiers, dans les usines, dans les maisons, dans les jardins, les « parcs de culture », j'ai pu goûter des instants de joie profonde. J'ai senti parmi ces camarades nouveaux une fraternité subite s'établir, mon cœur se dilater, s'épanouir.

Et ce fut un enchantement pour lui de trouver des enfants débordant de santé, de gaieté.

Le Paradis vivant.

Il visite un kolkhose modèle, qui est vieux de six ans. On l'appelle « le Millionnaire ». Tout y respire la félicité. Il a vu aussi les intérieurs.

Je voudrais — dit-il — exprimer la bizarre et attristante expression qui se dégage de ces « intérieurs » : celle d'une complète dépersonnalisation. Dans chacun d'eux les mêmes vains meubles, le même portrait de Staline, et absolument rien d'autre; pas le moindre objet, le moindre souvenir personnel. Chaque demeure est interchangeable; au point que les kolkhostens, interchangeables eux-mêmes, semble-t-il, déménageraient de l'une à l'autre sans s'en apercevoir. Le bonheur est ainsi plus facilement obtenu certes ! C'est aussi, me dira-t-on, que le kolkhose en prend ses plaisirs en commun. Sa chambre n'est plus qu'un gîte pour y dormir; tout l'intérêt de sa vie a passé dans le club, dans le parc de culture, dans tous les lieux de réunion. Que peut-on souhaiter de mieux ? Le bonheur de tous ne s'obtient qu'en désindividualisant chacun. Le bonheur de tous ne s'obtient qu'aux dépens de chacun. Pour être heureux, soyez conformes.

soyez conformes.

André Gide explique ensuite comment sur tout et sur n'importe quoi, il ne saurait y avoir plus d'une opinion.

Sont-ce vraiment ces gens-là qui ont fait la révolution ? Non, ce sont ceux-là qui en profitent. Chaque matin « La Pravda » leur enseigne ce qu'il sied de savoir, de penser, de croire. Et il ne fait pas bon sortir de là.

A l'étranger qui s'étonne André Gide expose :

Tu plains ceux-ci de faire la queue durant des heures; mais eux trouvent tout naturel d'attendre. Le pain, les légumes, les fruits, te paraissent mauvais; mais il n'y en a point d'autres. Ces étoffes, ces objets que l'on te présente, tu les trouves laids; mais il n'y a pas le choix. Tout point de comparaison enlevé, sinon avec un passé peu regrettable, tu te contenteras joyeusement de ce qu'on t'offre. L'important ici, c'est de persuader aux gens qu'on est moins heureux qu'eux partout ailleurs. L'on n'y peut arriver qu'en empêchant soigneusement toute communication avec le dehors (j'entends par delà des frontières), grâce à quoi, à conditions de vie égales, ou même sensiblement inférieures, l'ouvrier russe s'estime heureux, « est » plus heureux, beaucoup plus heureux que l'ouvrier de France. Leur bonheur est fait d'espérance, de confiance et d'ignorance.

L'Hôtel de Sotchi est admirable, bien que nous ayons beaucoup mieux en France. L'Hôtel de Sinop, près de Sackhoun, est bien supérieur.

A côté de l'Hôtel, raconte André Gide, un sovkhose a été créé en vue d'approvisionner celui-ci. J'y admire une écurie modèle, une étable modèle, une porcherie modèle, et surtout un gigantesque poulailler dernier cri. Chaque poule porte à la patte sa bague numérotée; sa ponte est soigneusement enregistrée; chacune a, pour y pondre, son petit box particulier, où on l'enferme et d'où elle ne sort qu'après avoir pondu. J'ajoute qu'on ne pénètre dans ces locaux qu'après avoir posé ses pieds sur un tapis de substance stérilisante pour désinfecter ses souliers. Le bétail, lui, passe à côté; tant pis!

Si l'on traverse un ruisseau qui délimite le sovkhose, un alignement de taudis. On y loge à quatre, dans une pièce de deux mètres cinquante sur deux mètres, louée à raison de deux roubles par personne et par mois. Le repas, au restaurant du kolkhose, coûte deux roubles, luxe que ne peuvent se permettre ceux dont le salaire n'est que de soixante-quinze roubles par mois. Ils doivent se contenter, en plus du pain, d'un poisson sec.

Il y a aussi des pauvres, déclare André Gide.

Comment n'être pas choqué par le

impris, ou tout au moins l'indifférence que ceux qui sont et qui se sentent du bon côté, marquent à l'égard des inférieurs, des domestiques, des ma- journés, des hommes et femmes de journée, et j'allais dire des pauvres. Il n'y a plus de classes en U.R.S.S., c'est entendu. Mais il y a des pauvres. Il y en a trop, beaucoup trop. J'espérais pourtant bien ne plus en voir, ou même plus exactement, c'est pour le plus en voir que j'étais venu en U. R. S. S.

André Gide s'est demandé quels sont les contre-révolutionnaires d'aujourd'hui en U. R. S. S., et répond :

L'esprit que l'on considère comme contre-révolutionnaire aujourd'hui, c'est ce même esprit révolutionnaire, ce ferment qui fit éclater les douves à demi-pourries du vieux monde tsariste. On aimerait pouvoir penser qu'un débordant amour des hommes, ou tout au moins un impérieux besoin de justice, emplit les cœurs. Mais une fois la révolution accomplie, triomphante, stabilisée, il n'est plus question de cela, et de tels sentiments, qui d'abord animaient les premiers révolutionnaires, deviennent encombrants, gênants, comme ce qui a cessé de servir. Je les compare, ces sentiments, à ces étais grâce auxquels on élève une arche, mais qu'on enlève après que la croix de voûte est posée. Maintenant que la révolution a triomphé, maintenant qu'elle se stabilise, et s'apprivoise, qu'elle naitise, et certains d'ont s'assagit, ceux que ce ferment révolutionnaire anime encore et qui considèrent comme compromissions toutes ces concessions successives, ceux-là gênent et sont honnîs, supprimés. Alors ne vaudrait-il pas mieux, plutôt que de jouer sur les mots, reconnaître que l'esprit révolutionnaire (et même simplement l'esprit critique) n'est plus de mise, qu'il n'en faut plus ? Ce que l'on demande à présent, c'est l'acceptation, le conformisme. Ce que l'on veut et l'on exige, c'est une approbation de tout ce qui se fait en U. R. S. S. Ce que l'on cherche à obtenir, c'est que cette approbation ne soit pas résignée, mais sincère, mais enthousiaste même. Le plus étonnant, c'est qu'on y parvient. D'autre part la moindre protestation, la moindre critique est passible des pires peines, et du reste aussitôt étouffée. Et je doute qu'en aucun autre pays aujourd'hui, fût-ce dans l'Allemagne de Hitler, l'esprit soit moins libre, plus courbé, plus craintif (terrorisé), plus vassalisé.

Est-il exact qu'il y ait là-bas une dictature du prolétariat ? Que les prolétaires soient les maîtres ? André Gide le nie :

Dictature du prolétariat, nous promet-tait-on. Nous sommes loin de compte. Oui, dictature. Évidemment, mais celle d'un homme, non plusieurs des prolétaires unis, des Soviets. Il importe de ne point seurrer, et force est de reconnaître, faut-il dire, ce n'est point là ce qu'on voulait. Un peu de plus, et nous dirons même, c'est exactement ce que l'on ne voulait pas.

Et voici encore quelques phrases qui peuvent servir de conclusion :

S'il doit répondre à un mot d'ordre, l'esprit peut bien sentir du moins qu'il n'est pas libre. Mais s'il est ainsi préformé qu'il n'attende plus le mot d'ordre pour y répondre, l'esprit perd jusqu'à la conscience de son asservissement. Je crois que l'on étonnerait beaucoup de jeunes soviétiques et qu'ils protesteraient si l'on venait leur dire qu'ils ne pensent pas librement. Et comme il advient toujours que nous ne reconnaissons qu'après les avoir perdus, la valeur de certains avantages, rien de tel qu'un séjour en U. R. S. S. (ou en Allemagne, il va sans dire) pour nous aider à apprécier l'inappréciable liberté de pensée dont nous jouissons encore en France, et dont nous abusons parfois.

Ce n'est point, il faut le rappeler, un ennemi des Soviets qui parle ainsi. Il y a trois ans encore il déclarait son admiration pour l'U. R. S. S. et son amour. Il attendait de cette expérience sans précédents, qui lui gonflait le cœur d'espérance, un immense progrès, un élan capable d'entraîner l'humanité toute entière.

André Gide a perdu, dans son dernier voyage, ses plus chères illusions. Il a vu que les constructions dont on vante la magnificence, dont il a proclamé la beauté, ont pour bases une plus profonde misère, un asservissement total des hommes dans leur corps et dans leur esprit.

Il le dit, le cœur crevé.

RENÉ MERCIER.